

**SITUATION ACTUELLE
DE QUELQUES ANIMAUX MENACÉS
D'INDONÉSIE**

par Pierre PFEFFER

Les éléments de l'enquête qui va suivre ont été collectés au cours d'un voyage de 21 mois en Indonésie, de janvier 1956 à septembre 1957. Sur ces 21 mois, nous en avons passé trois à Java (dont deux semaines dans la réserve d'Udjung Kulon), quatre dans les petites îles de la Sonde, notamment à Florès, Komodo et Rintja où vit le Varan de Komodo, et le reste à Bornéo, dans l'Est et le Centre de l'île.

Avant mon départ de France, l'U.I.C.N. s'était montrée spécialement intéressée par les informations qui permettraient de se faire une idée des conditions actuelles d'existence des Rhinocéros, du Nasique et de l'Orang-outan. C'est donc par ces animaux que je commencerai, me permettant d'ajouter ensuite quelques renseignements concernant des espèces moins directement menacées que celles citées précédemment, mais sur lesquelles, à mon avis, il conviendrait d'attirer l'attention du public et des autorités compétentes.

*
**

LES RHINOCÉROS.

On ne connaît que trop la raison de la disparition progressive des Rhinocéros d'Asie : l'utilisation de leur corne dans la pharmacopée chinoise où elle est considérée comme un aphrodisiaque. Mais ce que l'on sait moins c'est que toute partie du corps de cet animal est considérée comme un médicament miraculeux : la peau, le sang, les os, l'urine, les excréments et même les vers qui vivent dans les intestins du Rhinocéros !

Un Dayak de Bornéo m'assurait que le Rhinocéros était obligé, pour vivre, de consommer mille espèces de plantes différentes par jour et que c'est cela qui lui

conférait ce merveilleux pouvoir curatif. Le drame est que ces croyances sont partagées non seulement par les populations primitives, mais aussi par des gens ayant un niveau de culture relativement élevé et qui devraient normalement propager des idées protectionnistes.

Un instituteur de Bornéo me disait un jour : « C'est triste de penser que le Rhinocéros va disparaître et que nos enfants ne connaîtront que par les livres un animal qui était si répandu ici. » Et comme je me réjouissais des idées de mon interlocuteur, il ajouta : « Mais évidemment, si l'on rencontre un Rhinocéros il faut le tuer, car un animal qui a de telles vertus a été créé par Dieu pour aider les hommes à combattre les maladies qui les assaillent et ce serait péché que de refuser l'aide du Seigneur et de l'épargner simplement pour le plaisir de nos enfants et petits-enfants. »

Quand on voit à quel point ces superstitions sont tenaces, on ne s'étonne plus que les dépouilles du Rhinocéros atteignent des prix fantastiques.

A Java et sur les côtes de Bornéo la corne se vend environ 100 Roupies le tahil (mesure chinoise utilisée dans le commerce de l'opium et de l'or, et qui équivaut à 16 grammes). La peau avec le lard sous-jacent vaut 200 Rp. le kilo ; or la peau d'un Rhinocéros adulte atteint, paraît-il, 200 kg., soit une valeur de 40.000 Roupies au bas-mot. Il va de soi que le principal bénéficiaire n'est pas le chasseur qui a parcouru la jungle pendant des mois, mais le commerçant chinois qui lui achète le produit de sa chasse pour un prix bien inférieur à celui qu'il en tirera. Quand on saura qu'un petit fonctionnaire indonésien gagne environ 350 Rp. par mois et que le salaire mensuel d'un coolie varie entre 150 et 250 Rp., on comprendra qu'un Rhinocéros est une petite fortune ambulante et que sa protection pose les mêmes problèmes que celle d'un lingot d'or abandonné sur une route nationale. Tant que la dépouille du Rhinocéros aura une telle valeur aucun moyen de persuasion ne sera efficace, seule la crainte du gendarme, s'il est honnête, et des peines sévères pourront aboutir à des résultats positifs dans la protection de cet animal.

Mais ces mesures d'ordre ne peuvent être appliquées que sur des territoires de population dense. Partout ailleurs les braconniers échappent à la loi et exterminent les quelques Rhinocéros actuellement existants.

Le Rhinocéros de Java, Rhinoceros sondaicus (nom malais : Badak bersisik ou Badak tenggiling ; soit Rhinocéros à écailles et Rhinocéros pangolin).

C'est le seul Rhinocéros asiatique pour lequel la situation soit relativement optimiste. Entre les deux guerres, il avait été pourchassé dans toute l'île et pratiquement exterminé à l'exception de quelques individus dispersés dans la jungle épaisse qui couvre la région pratiquement inhabitée d'Udjung Kulon, c'est-à-dire la pointe extrême de l'Ouest de Java. Sur l'initiative de M. Hoogerwerf du Musée de Buitenzorg, une réserve intégrale fut créée dans cette région. Actuellement cette réserve nationale est placée sous la direction de M. Kusnadi, chef de la protection de la Nature des Eaux et Forêts, assisté de MM. Sudibya et Sukardi, qui demeure en permanence à Udjung-Kulon.

La réserve comprend une partie de réserve intégrale, aussi bien animale que végétale, comprenant la pointe extrême d'Udjung-Kulon et s'étendant sur 28.600 hectares. À cette réserve intégrale viennent s'ajouter 30.000 hectares dits de « zone intermédiaire » qui sont une réserve animale totale mais non végétale, c'est-à-dire que les Eaux et Forêts y procèdent à des coupes de bois. Du point de vue animal, on dispose donc de près de 60.000 hectares de réserve sur le continent, auxquels viennent s'ajouter quelques îles dispersées autour d'Udjung-Kulon et qui sont aussi des réserves intégrales. Ce sont notamment les deux îles Handeleum, très riches en oiseaux, l'île de Peutjang qui possède une sous-espèce propre des Cerfs (*Cervus (Rusa) timorensis* sbsp) se nourrissant uniquement de feuilles, et l'île de Panaïtan qui est l'habitat de Pythons géants (*Python reticulatus*) puisque, d'après M. Kusnadi, on y a capturé un spécimen mesurant 9 m. 45.

Le gouvernement indonésien et le Département des Eaux et Forêts s'intéressent particulièrement à la Réserve d'Udjung-Kulon. Un budget annuel de 2 millions de Roupies (40 millions de Frs) lui est accordé. Au moment de notre séjour, une subvention supplémentaire de 1,5 millions de Roupies fut accordée pour financer divers travaux d'aménagement.

M. Kusnadi, ancien commandant de l'Armée Indonésienne, dirige la protection d'une main énergique. La réserve dispose de 42 gardes qui habitent aux divers points de son territoire ; des patrouilles quotidiennes sont organisées et des postes de contrôle sont dispersés dans la jungle, obligeant les gardes à aller poinçonner une carte, ceci afin qu'ils puissent prouver que leur circuit a été effectué correctement.

A ces 42 gardes viennent s'ajouter une centaine de



Cl. G. Bourdelon

L'habitat du Rhinocéros dans la Réserve d'Udjung-Kulon

Animaux menacés d'Indonésie

mancœuvres utilisés pour les divers travaux entrepris dans la réserve : aménagement de pâturages, construction d'abris, etc...

La réserve possède également une vedette à moteur pour les divers déplacements et la surveillance côtière qui est efficace. J'ai vu appréhender trois pêcheurs qui avaient coupé du bois, ils se virent confisquer leurs machettes et leur pirogue, sans préjudice d'une amende de 25 Roupies par homme.

Le plus vieux des gardes, et leur chef, est un ancien chasseur de Rhinocéros, qui a tué jadis 13 de ces animaux sur le territoire de la réserve. Il s'est actuellement amendé et lutte efficacement contre le braconnage.

Outre les nombreux Bantengs, les Paons sauvages, les Tigres et les innombrables Cerfs et Sangliers, le Rhinocéros a été l'un des premiers bénéficiaires de ces mesures énergiques. Ses traces sont abondantes partout ; n'étant plus chassé, cet animal a pris de l'audace et ne craint pas de piller les jardins des gardes. La reproduction semble se faire normalement, ainsi qu'en témoignent de fréquentes traces de jeunes à côté de celles des adultes.

Un commerçant chinois s'est établi, on devine pourquoi, dans un village situé à la limite de la zone intermédiaire. Un certain nombre de Rhinocéros ont été braconnés pendant la guerre et après la Libération, mais M. Kusnadi considère qu'il n'y en a eu aucun de tué ces dernières années, et comme les gardes disposent d'un réseau d'informateurs, il est probable que le meurtre d'un Rhinocéros ne passerait pas inaperçu.

On évalue à environ 50 le nombre des Rhinocéros vivant actuellement à Udjung Kulon ; plusieurs se sont établis dans la zone intermédiaire et on en a même signalé en dehors de la réserve, l'avenir de ces derniers étant évidemment problématique.

Il semble donc qu'il faille envisager avec optimisme l'avenir du Rhinocéros de Java. Si les autorités continuent à s'y intéresser, et cela semble être le cas, on pourra considérer l'espèce comme ayant échappé au danger d'extinction. Seul un relâchement de la surveillance, qui ne pourrait être possible qu'à la faveur de périodes troubles, pourrait compromettre l'avenir de la Réserve d'Udjung Kulon. Actuellement les services indonésiens de la Protection de la Nature essayent de mettre en valeur, du point de vue touristique, ces territoires. Des bungalows ont été construits pour abriter les visiteurs, une brochure en anglais, rédigée et joliment illustrée

par M. Sudibya a été publiée pour attirer l'attention du public sur Udjung-Kulon, et enfin des excursions y ont été organisées à des prix très abordables. Ceci ne peut que contribuer, dans l'esprit des organisateurs, à éveiller l'intérêt de l'opinion publique pour la protection de la Nature et à aider le financement des Parcs Nationaux indonésiens.

Rhinoceros sumatranus (Badak kerbau = Rhinocéros buffle).

A Sumatra, on le considère comme pratiquement éteint. D'après les renseignements recueillis par M. Kusnadi, on aurait vu des traces de Rhinocéros dans une réserve située dans le sud de l'île. C'est à peu près les seules informations que l'on possède et il serait utile de faire une enquête plus approfondie dans la région où ces traces auraient été aperçues.

A Bornéo le Rhinocéros a été autrefois très abondant; il y a rencontré tous les facteurs favorables à une vaste répartition : territoire immense (736.000 kilomètres carrés), très faible population humaine (3 millions avant la guerre), absence de grands carnivores et pratiquement pas de grands herbivores capables de le concurrencer (seul le Banteng existe en petit nombre).

Les récits des voyageurs de la période d'entre les deux guerres mentionnent encore le Rhinocéros comme relativement commun ; on voyait souvent de jeunes Rhinos en captivité dans les villages Dayaks.

Sur le fleuve Mahakam (Bornéo Est) vit actuellement un Européen qui fut chasseur professionnel de Rhinocéros ; il considère ces animaux comme trop rares maintenant pour que leur chasse soit rentable, aussi s'occupe-t-il de la capture des crocodiles pour leur peau.

L'agent de police indonésien qui nous accompagna au cours de notre voyage était un Dayak de l'Apokayan (Bornéo Central). Il m'a assuré que les Rhinocéros étaient encore fréquents dans cette région jusqu'en 1940 ; c'est par la vente de leurs cornes que son père, grand chasseur, a pu payer les études de ses fils et s'assurer une certaine aisance.

De nombreux commerçants chinois de la côte et de l'intérieur, dont il me serait aisé de citer les noms, doivent leur prospérité initiale aux dépouilles du Rhinocéros qu'ils obtenaient à bas prix des Dayaks. Certains d'entre eux possèdent encore des cornes plus ou moins récentes et, en tout cas, continent à pousser les Dayaks à chercher le « badak ».

Mon enquête a surtout porté sur la région de l'Est et du Centre de Bornéo, comprise entre le fleuve Mahakam, le Kayan et son affluent le Bahau. De plus, ayant séjourné aux sources du Bahau à la frontière du Sarawak, j'ai pu interroger de nombreux habitants de cette région et acquérir la certitude qu'il n'y a plus aucun Rhinocéros au Sarawak et dans le Bornéo Anglais. Ceci est dû, d'une part, au fait que les régions de l'intérieur étant accessibles par canot à moteur il y a de nombreux commerçants chinois installés un peu partout et d'autre part à ce que presque tous les Dayaks possèdent des fusils et des cartouches à volonté.

Voici les quelques renseignements que j'ai pu obtenir sur la région citée (classés par ordre géographique de la côte vers l'intérieur) :

1^o) Des traces de Rhinocéros ayant été vues au bord d'une petite rivière en aval du village de Mara, un habitant s'est mis à l'affût près d'une certaine plante qu'affectionne cet animal. Le « badak » est venu, c'était une femelle et sa corne était petite, mais le chasseur était trop loin pour tirer avec son vieux fusil à baguette (mai-juin 1956). Notons que les habitants de l'intérieur de l'île disent que le Rhinocéros se réfugie vers les côtes où la surveillance du braconnage est plus sévère.

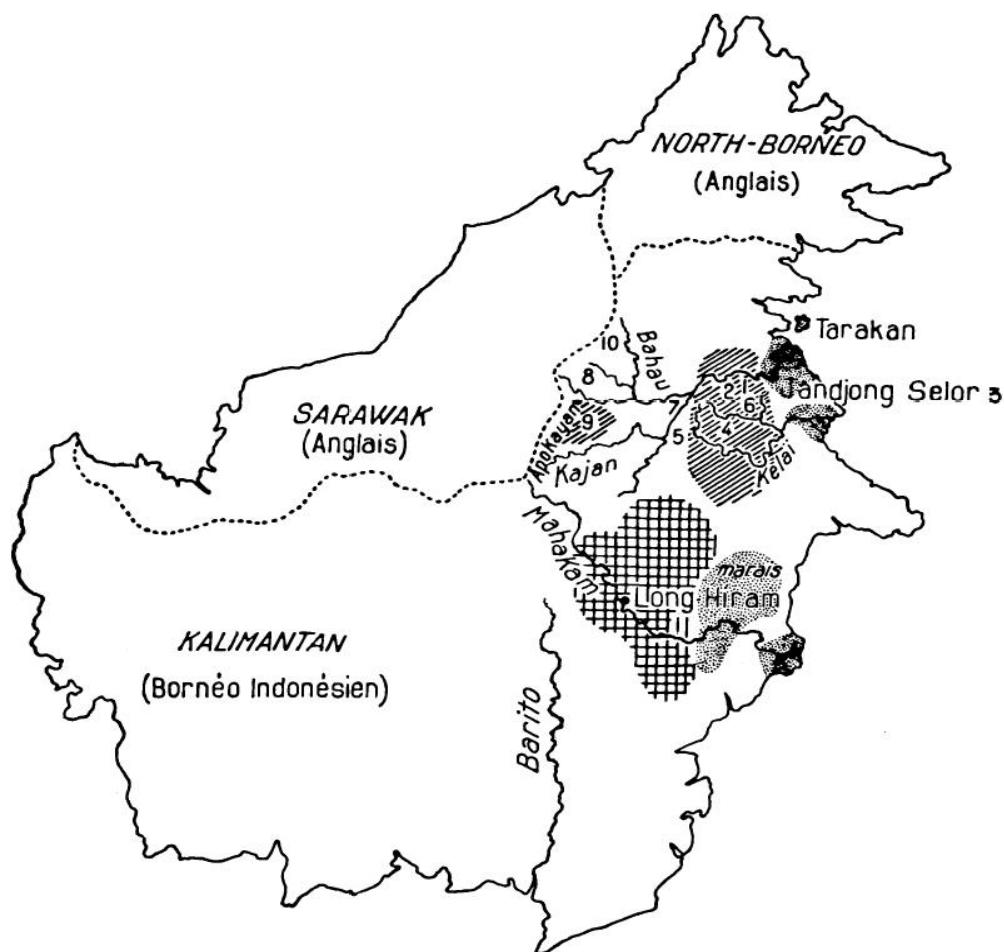
2^o) En juin 1957, donc tout récemment, un Rhinocéros a été tué par un nommé Ibau de Lg Liang et sa dépouille vendue pour le prix dérisoire de 3.800 Rp. au Chinois de Lg Bia. Mais une dénonciation fut envoyée à la police de Tg-Selor et un policier complice avertit aussitôt le Chinois. Celui-ci sachant que la police serait bien plus sévère avec un Chinois qu'avec un indigène, envoya son fils rendre la peau au dit Ibau. Quand la police arriva chez le commerçant, elle ne trouva évidemment rien. Les policiers se rendirent chez le chasseur, lui confisquèrent la peau, le menacèrent, s'il recommençait, d'une amende de 50 Rp ! Sur le moment aucune sanction ne fut prise et le chasseur conserva son fusil. Ibau, auquel j'ai acheté une mangouste apprivoisée, me dit avoir tué ce Rhinocéros dans une région située entre la rivière Kelaï et son affluent la Seggah. Il m'assura avoir vu les traces de deux autres Rhinocéros dans cette région et avait évidemment l'intention de les chercher avant que quelqu'un d'autre ne les tue. Le Chinois voulut à tout prix m'acheter des cartouches à balle pour les confier à son chasseur ; il va de soi qu'il tombait mal avec moi.

3^o) Un autre Chinois de Tg-Selor voulut aussi m'acheter des balles, car, me dit-il, ses fournisseurs con-

naissaient un endroit où il y avait encore des Rhinocéros.

4°) Le frère du Grand chef de Lg-Pudjungan, qui a tué un grand nombre de Rhinocéros dans sa vie, a parcouru récemment (juin-juillet 1956), à pied, la jungle entre le Kayan et le Kelaïf (Berau). Il a tué un Orang-outan dont j'ai vu la peau, mais pas de Rhinocéros. Il prétend par contre avoir vu des traces de deux Rhinocéros et me dit que s'il était plus jeune il partirait à leur recherche et finirait par les avoir, mais, ajoute-t-il, « personne d'autre que moi n'est capable ici de suivre le badak pendant des semaines dans la jungle ».

5°) Le chef du village de Lg-Berini, qui a parcouru en mars-avril 1957, la forêt à la recherche de « damar »



(résines) a vu des traces de Rhinocéros, vieilles de quelques jours, sur la rive droite du Kayan.

6°) L'instituteur de Lg-Peso, qui a parcouru plusieurs fois les mêmes régions et connaît tous les habitants, est certain (juin 1957) qu'il s'y trouve encore des Rhinocéros et espère bien, s'il a suffisamment de temps, en tuer un. Son père d'ailleurs a tué plusieurs Rhinocéros avant la guerre.

7°) Au début de 1956 un Rhino a été tué aux environs de Nameh au confluent du Bahau et du Kayan ; j'ai moi-même beaucoup parcouru cette région et ai constaté qu'elle était très favorable pour dissimuler un ou deux éventuels survivants de l'espèce. En effet, c'est une région de forêt primaire, très humide et très accidentée ; les animaux, sangliers surtout, sont abondants et ne semblent pas spécialement méfiants comme ailleurs à Bornéo, ce qui semblerait prouver qu'ils sont peu chassés. D'ailleurs, il n'y a aucun village sur un grand périmètre.

8°) Le grand-chef de Long-Kemuat a été un gros trafiquant de cornes de Rhinocéros. Il envoyait les Punans, peuplades nomades vivant par petits clans dans la forêt et ne se nourrissant que de chasse et de cueillette, à la chasse au badak. J'ai vécu un mois avec ces Punans et les ai longuement interrogés sur leurs chasses. Il semble que ce qui ait accéléré la disparition du Rhino ce sont ses habitudes casanières. Dans chaque région il y a un point qu'affectionnent ces animaux, il suffit d'y aller de temps à autre pour voir s'il n'y a pas de traces. Ceci m'avait d'ailleurs été confirmé par le nommé Ibau, cité plus haut, et c'est pourquoi, si un Rhinocéros existe dans la région il finit fatallement par être tué. Les Punans se servent de lances dont la lame est large comme la main et tranchante comme un rasoir ; c'est avec cette arme que leur chef, aidé de ses hommes, a tué 27 Rhinocéros dans sa vie, c'est-à-dire surtout entre les années 1925 et 1945. Le dernier a été repéré en 1953 au bord de la rivière Aran, petit affluent du Bahau en aval de Lg-Pudjungan. Le chef de Lg-Kemuat y envoya aussitôt les Punans suivis d'un Dayak du nom d'Emban Apui qui me fit le récit exact de la chasse, que je ne résiste pas à reproduire.

« Je partis, raconte Emban Apui, avec le chef Punan et ses deux frères armés de lances et quelques jeunes qui portaient du riz. Arrivés à Long-Aran (embouchure de l'Aran), nous remontâmes la rivière et, le deuxième jour, trouvâmes des traces fraîches de Rhinocéros et les suivîmes pendant trois jours. Alors que nous étions au bord

d'un petit vallon, la badak arriva, il était énorme et sa corne était longue comme cela (il me montra son avant-bras jusqu'au coude). Il marchait lentement et renversait de petits arbres dont il mangeait les cimes, mais il était un peu loin pour pouvoir lui envoyer les lances avec assez de force, aussi le chef Punan nous fit-il signe de ne pas bouger. Le lendemain matin nous l'approchâmes alors qu'il dormait dans la boue. Les Punans envoyèrent leurs lances et il en reçut deux, une derrière l'épaule et une dans le ventre, il se leva d'un coup et s'enfuit en faisant beaucoup de bruit. Les Punans recherchèrent leurs lances qui étaient tombées dans la fuite du badak et nous repartîmes sur sa piste qui était pleine de sang ; il y en avait par terre et sur les troncs d'arbre et les feuilles. Mais il (l'animal) était encore fort, car nous dûmes cuire notre riz le soir sans l'avoir rvu ; ccrtaincment que ces animaux ont une puissance surnaturelle. Le lendemain nous le suivîmes toute la journée sans le rattraper, et c'est seulement le surlendemain que nous le vîmes : il marchait lentement, la tête en bas et avait l'air malade. Les Punans voulurent lui envoyer leurs lances, mais il les sentit et se sauva. Le lendemain nous le trouvâmes couché, il voulut se lever, mais il reçut trois lances à la fois dont une dans le cou et il mourut. Nous bûmes tous de son sang, car celui qui boit du sang de Rhinocéros n'est plus jamais malade, et nous mangeâmes de son foie. Pendant que je buvais son sang, j'ai eu une sensation de chaleur brûlante qui envahissait mon corps et ensuite j'ai eu comme un accès de fièvre, mais après je me suis senti fort comme je ne l'ai jamais été, je n'ai pas été malade une seule fois en deux ans et je ne comprends pas que je sois malade maintenant (il avait, semble-t-il, un ulcère à l'estomac). Après cela, nous dépouillâmes le badak, sa peau fut boucanée pendant deux jours, puis nous repartîmes pour Lg-Aran. Là nous enterrâmes la peau, les Punans repartirent dans la forêt et moi je rentrai à Lg-Kemuat pour donner la corne au Grand Chef. Quelques jours après je repartais avec une pirogue et cinq hommes ; en passant à Lg-Aran nous déterrâmes la peau, les Punans repartirent dans la forêt et moi je rentrai à Tg-Selor. Là nous déchargeâmes la peau la nuit et la vendîmes 8.000 Rp. au Chinois qui a un gros ventre. En fait, il ne nous a pas donné 8.000 Rp. mais des affaires.

— Quelles affaires ?

— Du tissu, du sel, du tabac à chiquer, du pétrole...

— Mais cela ne fait pas 8.000 Rp., tout cela, ou alors vous n'auriez pu charger votre pirogue ! Et vous étiez contents ?

— On était contents un petit peu (sic).
— Et les Punans qu'ont-ils eu ?
— Je ne sais pas. Le grand chef leur a donné du riz, peut-être.

Voilà comment et pourquoi meurent les derniers Rhinocéros !

9°) En mai-juin 1957 on a, à plusieurs reprises, vu les traces de deux Rhinocéros dans la région de Lg-Mesaan en amont de la rivière Pudjungan. Plusieurs fois des habitants du village se sont lancés à leur poursuite, mais n'ont jamais pu les rejoindre.

Lorsque les habitants nous signalèrent la présence de ces traces, le policier indonésien dont j'ai déjà parlé (et qui fut d'ailleurs pour nous un guide dévoué et un agréable compagnon de voyage), devint très excité et voulut absolument se rendre à l'endroit où l'on avait vu ces traces, et cela dans le but que l'on devine, tant est forte la tentation de tuer un Rhinocéros. Heureusement il se révéla que les traces étaient déjà vieilles, aussi notre représentant de l'autorité menaça-t-il des foudres de la loi quiconque oserait tuer un badak.

10°) Lors de notre séjour (1957) le chef du village de Lg-Laat, situé sur le Haut-Bahau, a vendu une corne de Rhinocéros à Tg-Selor pour le prix de 9.000 Rp. Mais je n'ai absolument pas pu savoir l'origine de cette corne.

Je viens d'énumérer les rares renseignements obtenus au cours d'un an de séjour à Bornéo. C'est évidemment peu de chose, mais on peut en déduire un fait certain, c'est que le Rhinocéros n'est pas totalement éteint dans l'Est de Bornéo, ou plutôt qu'il n'était pas encore éteint en juin 1957.

Dans le Sud-Est, c'est-à-dire dans la vallée du Barito, il a été certainement exterminé, cette région étant la plus peuplée du Bornéo indonésien et d'un accès aisément grâce à la navigabilité du fleuve.

La seule région sur laquelle je n'ai aucun renseignement, c'est le Centre-Ouest et le Sud-Ouest de l'île. Peut-être y subsiste-t-il encore quelques Rhinocéros.

Donc, si l'on envisage l'ensemble de l'île, il reste certainement encore quelques Rhinocéros dans les jungles de Bornéo. Cependant, si je peux me permettre d'exprimer un avis personnel, il semble bien que ces quelques survivants soient condamnés à plus ou moins longue échéance.

En effet le seul moyen de sauver les quelques indi-

vidus encore en vie serait d'exercer une surveillance draconienne rendue impossible par leur dispersion même.

Or, les Chinois de la côte demandent toujours de la corne de Rhinocéros et les sanctions à l'encontre des braconniers sontridiculement disproportionnées par rapport au gain possible. On pourrait peut-être sauver quelques animaux en créant une réserve entre les rivières Kelaï et Seggah, région où, de l'avis des braconniers, il en resterait le plus ; mais, en admettant même que cette suggestion soit prise en considération, avant que la surveillance de cette zone ne soit effective, les cornes des derniers Rhinocéros seront entre les mains des marchands chinois de Tg-Selor. C'était là le point où il fallait frapper : si les Chinois effrayés n'avaient pas continué à harceler les Dayaks de demandes de cornes, le Rhinocéros eut été sauvé. Mais il n'en fut rien et, en juin 1957, nous apprîmes que les marchands appliquaient maintenant deux tarifs pour celles-ci. En effet en payant les cornes simplement au poids, les Chinois arrivaient à débourser des sommes relativement importantes pour une corne de belle taille. Aussi ont-ils créé, maintenant, deux qualités de corne : les petites que l'on paye un prix relativement élevé pour ne pas décourager les braconniers, et les plus grandes que l'on paye un prix relativement plus bas pour ne pas faire sortir de trop grandes sommes de la poche du Chinois.

Il en résulte que les quelques braconniers notoires de la région sont bien décidés, chacun de leur côté, à s'approprier les derniers Rhinocéros, et ce n'est malheureusement plus qu'une question de mois.

L'ORANG-OUTAN, *Pongo pygmaeus*. Nom malais : orang-hutan (homme de la jungle). Nom Dayak : orang-hutan, maïas, mawa.

Dans la région où nous avons séjourné l'Orang-outan semble assez rare. Je n'en ai pas rencontré personnellement malgré mes longues randonnées en forêt et je n'ai pas eu connaissance d'indigènes ayant rencontré de ces animaux durant notre séjour.

Cette région semble peu favorable à ces singes et, d'après les Dayaks, ils y ont toujours été très rares. Ces dernières années, on en a signalé trois : un en aval de Lg-Pudjungan, un autre en aval de Lg-Kemuat (celui-ci serait paraît-il encore en vie) et le dernier en amont du même village.

La région comprise entre le Kajan et le Mahakam serait par contre beaucoup plus favorable. Assez souvent

des Dayaks en ont rencontré et même tué lors de leurs expéditions à la recherche de certaines résines de prix. Un militaire m'a certifié en avoir tué trois à Long-Hiram sur le Mahakam, en mai 1957. Un Hollandais, M. Kop, capteur pour le compte du Zoo de Surabaja (Java) m'a affirmé que les Orang-outans sont nombreux sur le Mahakam. Les indigènes capturent parfois des jeunes, après avoir tué la mère à la sarbacane, pour les vendre à des Européens ou des Chinois qui les acheminent sur Singapour, grand centre d'achat de tous les animaux d'Indonésie. J'ai voyagé sur un bateau de la K.P.M. entre Djakarta et Singapour, ce bateau venait des Moluques et l'équipage était entièrement composé de Chinois de Singapour qui se livraient à une contrebande massive d'animaux vivants. Toutes les cabines d'équipage, les magasins de matériel, les douches et les toilettes étaient bourrés de cages ou d'animaux attachés à des tuyaux ou des robinets. Sachant que j'étais un acheteur éventuel, les marins me dévoilèrent toute leur cargaison, composée surtout de centaines de perroquets, de singes, d'écureuils, de petits carnivores (genettes, mangoustes), de Phalanges des Célèbes et de quelques jeunes Panthères et Ours noirs. Occasionnellement ces bateaux transportent un jeune Orang-outan ou même un Eléphanteau.

Il m'est donc assez difficile de me prononcer avec certitude sur la situation exacte de l'Orang-outan. Il semble être assez abondant dans certaines régions bien que les Dayaks les chassent assez souvent, par simple gloriole. Il n'est en tout cas pas recherché systématiquement et, si le commerce en était rigoureusement réglémenté, ne devrait pas être menacé d'extinction.

LE NASIQUE, *Nasalis larvatus*. Noms locaux : kahau, berkantan.

Pour ce singe, la situation, dans la région où nous avons séjourné, est franchement optimiste. J'ai vu de très nombreux Nasiques, jusqu'à cinquante et plus dans la même journée, dans les vastes étendues marécageuses où poussent les palmiers *Nipa fruticans* et les malétuviers (*Sonneratia alba*) dont les fleurs et les feuilles forment la base de leur nourriture.

Ces animaux flegmatiques ne sont absolument pas farouches et ne sont pas chassés par les indigènes qui ne les consomment pas. On les rencontre très souvent par bandes de 15 à 20, avec deux ou trois vieux mâles reconnaissables de loin à leur long nez et leur silhouette voûtée caractéristique.

J'en ai rencontré, à mon grand étonnement, une bande de vingt environ, très loin dans l'intérieur des terres, près de la rivière Liang à environ 175 km. de la côte. Il y avait là, en pleine forêt, un îlot de *Sonneratia alba* groupés autour d'une mare et c'était là que vivait le groupe de Nasiques. Enfin, j'en ai rencontré deux fois une bande en aval de Long-Kemuat près d'une petite rivière nommée N'Gang, donc encore plus loin dans l'intérieur des terres.

Dans l'intérieur, ces singes sont chassés par les Punans et les Dayaks qui tuent tout ce qui vit ; d'ailleurs, ceux que j'ai vus étaient beaucoup plus farouches que ceux de la côte.

Les Nasiques ne sont pas rares non plus à Tarakan, île située à l'Est de Bornéo, et vivent dans la jungle qui repousse sur l'emplacement des puits de pétrole abandonnés.

Cet intéressant animal ne semble donc aucunement menacé pour le moment et seul un bouleversement de son habitat, dû par exemple à l'installation d'exploitations pétrolières, pourrait le chasser de ces lieux où il abonde. Comme ces étendues marécageuses ne présentent aucun intérêt pour la population locale, il ne serait peut-être pas difficile d'obtenir la classification en Réserve intégrale des vastes surfaces couvertes de Nipas et de Palétuviers, qui entourent les embouchures du Kajan et du Mahakam. Cela ne changerait d'ailleurs rien à l'état de choses actuel, peu de gens, exception faite des chasseurs de crocodiles ou des collecteurs de sucre de palme, s'aventurant sur ces terrains.

LE VARAN DE KOMODO, *Varanus komodoensis*. Nom malais : buaja darat (crocodile de terre). Dialecte komodo : ora (Varan adulte), anuweti (jeunes).

On sait que, découvert en 1912, ce lézard géant fut classé espèce intégralement protégé en 1915. En 1927, un zoologiste hollandais, le Dr Delsman signala que près d'une centaine de Varans avaient été tués pour le compte de Chinois qui utilisaient la graisse de leur queue pour fabriquer un onguent souverain contre les brûlures. Cependant un autre Hollandais De Jong qui séjourna dans la région en 1929, puis en 1937, estimait que les effectifs du Varan étaient en nette augmentation. M. Hoogerwerf qui effectua un voyage dans ces îles en 1953, estime à environ mille le nombre des Varans actuellement vivants. Après avoir séjourné trois mois sur la côte ouest de Flores, à Rintja et Komodo, je pense que ce chiffre est en



En haut : Palmiers Nipa dans le delta du Kajan, habitat du Nasique. *Cliché G. Bourdelon.*

En bas : Un vieux mâle de Nasique. *Cliché G. Piazzini.*

dessous de la réalité et j'estime qu'il y a certainement près de deux mille Varans repartis à Florès, Rintja, Komodo et Padar. En effet, il est probable qu'il y a environ 500 Varans à Komodo et autant à Rintja, le reste étant réparti entre Florès et Padar où ils ne dépassent certainement pas la centaine. A Komodo, on peut même dire que les Varans sont trop nombreux et de ce fait affamés et amaigris, cette île était totalement dépourvue de singes et de rongeurs qui pullulent à Rintja et sont sans doute la base de la nourriture des jeunes Varans. M. Hartojo, Directeur du Zoo de Surabaja (Java), qui a séjourné à plusieurs reprises à Komodo, m'a fait part de la même opinion. Il est certain que l'on peut sans aucun danger prélever un certain nombre de ces reptiles à Komodo, soit pour les répartir entre les différents établissements zoologiques du monde, soit pour essayer d'en acclimater sur d'autres îles de la région qui devraient leur convenir. Il serait sans doute préférable de capturer des spécimens adultes, plus intéressants d'ailleurs pour les Zoos, afin de supprimer la trop grande concurrence pour les jeunes qui ont l'air en particulièrement mauvaise condition. Cependant il faut tenir compte du fait que la croissance du Varan est très lente et que seuls des adultes sont des reproducteurs.

En fait la surveillance de ces îles n'est pas sévère, mais fort heureusement, la population locale ne s'intéresse pas au Varan dont la peau est inutilisable et dont la chair n'est pas consommée, sauf peut-être à Florès où l'on consomme celle du *Varanus salvator*. Il va de soi que toute capture devra être effectuée par des équipes spécialisées, le Varan mourant facilement à la suite de traitements brutaux. Le Zoo de Surabaja, par suite de sa longue expérience en la matière, paraît tout désigné pour entreprendre cette tâche délicate.

Le problème essentiel, outre la protection directe du Varan, est la protection des animaux qui lui servent de nourriture. A Florès et à Rintja, outre les oiseaux comme les Mégapodes par exemple, dont le Varan semble rechercher les œufs, on trouve des Cerfs, des Sangliers, des Buffles, des Chevaux sauvages et de nombreux singes (*Macaca irus*), et Rongeurs qui, morts ou vivants, peuvent être la proie du Varan. Aussi, dans ces deux îles, les Varans de Komodo sont, apparemment, en bonne forme. A Komodo, ainsi que je le signalais plus haut, on ne trouve ni Singes, ni Rongeurs. Seuls les Buffles, Sangliers et Cerfs, ainsi que les Mégapodes, peuvent servir de nourriture au Varan. Il est probable d'ailleurs que

celui-ci, en consommant les animaux morts ou malades, évite l'extension d'épidémies et se substitue ainsi aux fauves absents de ces régions, ce qui expliquerait, avec la présence de bons pâturages, la bonne condition physique de tous ces herbivores. C'est le Cerf (*Cervus (Rusa) timorensis*) qui semble être l'aliment essentiel du Varan, que celui-ci le capture (ce qui n'est pas prouvé) ou qu'il ne se contente que de dévorer les charognes. Bien que Komodo soit une réserve animale, les habitants tuent en moyenne deux cerfs par semaine et il est difficile de le leur reprocher tant leur alimentation est pauvre. Tant que cette chasse sera pratiquée sous sa forme actuelle, à la lance et avec des chiens, le cheptel cerfs ne sera pas menacé. Par contre, si un ou deux fusils se trouvaient en permanence sur l'île, les Cerfs seraient exterminés avec certitude en deux ou trois ans au maximum. Les Buffles ne sont pas recherchés des habitants et on pourrait sans dommage en tuer cinq à huit par an, les habitants en prélevant une partie et le reste étant abandonné au Varan. On peut estimer à 150 le nombre de Buffles de Komodo, contre une centaine à Rintja ; pour les Cerfs, on peut considérer qu'il y en a près de 500 dans chacune des deux îles, ce qui est relativement peu, compte tenu des vastes pâturages qui occupent près des trois quarts de la superficie totale. Ceci est dû au fait que le Cerf est le gibier le plus estimé des habitants qui ne consomment pas, étant Musulmans, la chair du Sanglier.

QUELQUES AUTRES ANIMAUX, NON DIRECTEMENT MENACÉS MAIS SPÉCIALEMENT POURCHASSÉS

Le SEMNOPITHEQUE, *Presbytis hosei*. Nom Dayak : bangat.

Ce grand singe, de la famille des Colobidés, présente la particularité d'avoir souvent des « pierres » ou calculs dans la vésicule biliaire. Ces « batu bangat » (pierres de bangat) sont d'aspect verdâtre et leur taille varie de celle d'un pois à celle d'une fève. Ils sont très recherchés par la médecine chinoise qui les utilise, râpés dans de l'eau chaude, comme fébrifuge. Ce préjugé provient sans doute de leur terrible goût amer analogue à celui de la quinine. Quoi qu'il en soit, ces « pierres » sont très demandées sur la côte de Bornéo et on en trouve dans toutes les pharmacies chinoises de Java et de Singapour. A Tandjung-Selor, l'unité employée est le « mata » c'est-à-dire « l'œil » : une pierre de la taille de l'iris d'un œil humain vaut 300 Roupies, une pierre de trois

« matas » vaut mille Roupies, elle est donc proportionnellement beaucoup plus chère que la corne de Rhinocéros.

Aussi le bangat est-il activement pourchassé, les Dayaks en tuent beaucoup, d'autant plus qu'il faut en tuer plusieurs pour avoir la chance de tomber sur un singe possédant un calcul biliaire. Lors de mon séjour à Long-Kemuat (Bornéo), le grand chef Dayak avait envoyé les Punans à la recherche de ces singes, ils en tuèrent beaucoup, mais ne ramenèrent que quelques calculs insignifiants. Fort heureusement, ces singes sont très rusés et sauvages, les Punans les tuent à la sarbacane avec fléchettes empoisonnées, à l'affût près des sources salées où, comme beaucoup d'animaux, ils viennent boire. Enfin il y a des régions où les Semnopithèques n'ont jamais de calculs, sans doute à cause d'un régime alimentaire différent, et ne sont pas chassés. Ce sont les régions du Haut-Bahau, où ils sont abondants. Dans la région comprise entre la rive droite du Bahau et la rive gauche du Kajan, ainsi que sur la rive droite du Kajan, les singes ont souvent des calculs et sont très pourchassés et farouches.

Le PORC-ÉPIC, *Hystrix* sp. Nom malais : landak. Nom dayak : ham.

Cet animal présente aussi la particularité d'avoir des calculs qui sont encore plus chers que ceux du bangat. Un « batu landak » de trois mata se vend facilement 1.500 Roupies sur la côte, toujours pour la médecine chinoise bien entendu. Aussi le Porc-épic est-il très recherché par les Dayaks et est-il très rare dans les régions peuplées.

D'autres animaux sont activement chassés, l'Ours malais et la Panthère nébuleuse notamment, à cause de leur peau et de leurs dents. Dans les peaux on taille des reposes-fesses que les Dayaks portent toujours attachés à la taille par une cordelette, ils leur servent à s'asseoir dans la pirogue ou sur le sol; les dents servent à faire des colliers ou à orner les petites hottes de rotin où les mères portent leur bébé. Il est à noter qu'en principe seuls des nobles peuvent s'asseoir sur une peau de panthère. Pour les Dayaks, en effet, la panthère nébuleuse ou « koulé » est l'animal noble par excellence et le roi des animaux de la jungle. Aussi la mise à mort d'une panthère s'accompagne-t-elle d'un rite spécial. Poursuivi par les chiens l'animal se réfugie dans un arbre; alors le chasseur pose sur le sol sa lance et son coupe-coupe, pour bien montrer ses intentions pacifiques, puis il

s'adresse à sa future victime. « Je ne te veux aucun mal, roi des animaux, mais ton heure est venue de mourir. Je sais que tu es noble et que tu ne fuiras pas devant la mort. Je ne veux pas te tuer mais je dois exécuter la volonté des Esprits, aussi j'espère que tu n'auras pas de haine pour moi et que tu ne me feras aucun mal. D'ailleurs voici, en offrande, ma lance et mon coupe-coupe. » Son discours terminé, le Dayak reprend sa lance, monte dans l'arbre pendant que les chiens hurlent sur le sol et tue la panthère. Les Dayaks m'ont assuré que jamais le « koulé » ne cherchait à fuir ou à se défendre et qu'il attendait stoïquement la mort. Les dents de la panthère nébuleuse sont particulièrement recherchées, elles constituent un signe extérieur de richesse et un « bon placement », les mères de noble origine en exhibent plusieurs rangées sur leur porte-bébé. En période de disette on échange les dents de « koulé » contre du riz; une paire de dents équivaut à vingt tines de riz (une tine = vingt litres); si ce sont des dents qui « flottent sur l'eau », comme c'est le cas pour les dents creuses de vieilles panthères, elles valent deux ou trois fois plus. Mais l'acheteur éventuel doit se montrer particulièrement méfiant car on lui propose souvent, et ce fût le cas pour nous, de fausses dents de panthère qui ne sont que des dents d'ours amincies ou même qui sont taillées dans des cornes de cerf. Les chefs Dayaks portent souvent des dents de panthère plantées au travers du pavillon de l'oreille tandis que les dents d'ours, moins appréciées, sont portées surtout par les enfants. La panthère nébuleuse est devenue rare à Bornéo, l'ours par contre est assez commun dans certaines régions et n'hésite pas à se défendre vigoureusement et même à attaquer s'il est accompagné de son jeune. Durant notre séjour, trois fois des Dayaks furent sérieusement blessés par ces petits ours qui semblent doués d'une force étonnante pour leur taille comme en témoignent de nombreux arbres littéralement fendus en deux par ces animaux qui recherchent le miel des abeilles sauvages.

Enfin deux oiseaux, officiellement protégés par la loi, les Calaos à casque (*Rhinoplax vigil* et *Buceros rhinoceros*) sont très pourchassés à cause des plumes de leur queue utilisées dans les coiffures Dayaks et de leur bec dans lequel on sculpte des boucles d'oreille. Comme les dents de panthère, mais avec une valeur moindre, ces plumes et ces becs servent de monnaie d'échange. Les jeunes de toutes les espèces de Calaos sont d'ailleurs recherchés pour l'alimentation ou pour être apprivoisés. Lorsque les Dayaks ont repéré un nid de ces oiseaux ils



CL. G. Bourdelon

Calao apprivoisé dans un village Dayak (*Aceros undulatus*)



Cl. G. Bourdelon

Noble Dayak en habit de fête. Collier avec des dents d'ours, dent de panthère dans l'oreille droite, bec sculpté à l'oreille gauche, coiffure portant des plumes de Calao.

surveillent soigneusement les déjections accumulées au bas de l'arbre; lorsque les noyaux des fruits dont les parents nourrissent les jeunes ont germé et que les plantules atteignent un ou deux centimètres de hauteur c'est que les jeunes sont déjà emplumés et bons pour être dénichés.